

Partie 1

Vers la présidence

Obama le surdoué : en route vers la présidence

Jean-Éric Branaa

Longtemps après la fin de ses deux mandats, le parcours de Barack Obama évoque toujours une réussite hors du commun, maintes fois racontée comme celui d'un homme qui, parti d'Hawaii où il a grandi, s'est ainsi retrouvé à la Maison-Blanche. À travers cette aventure personnelle, on retient surtout que le rêve américain s'est élargi à la communauté afro-américaine : désormais, il allait être possible pour un père Noir de se tourner vers son petit garçon et lui dire "tu seras un jour président des États-Unis, mon fils" alors qu'il n'est toujours pas possible de le dire aujourd'hui¹ à une petite fille en s'appuyant sur un exemple passé. Le destin remarquable de Barack Obama a officiellement commencé le 10 février 2007, dans l'ancienne capitale de l'État de Springfield, en Illinois. Ce jour-là, entouré de sa femme Michelle et de ses filles Malia et Sasha, il a déclaré qu'il s'engageait dans la course à la présidence avec une promesse résolue : "Il est temps de tourner la page, ici et maintenant", balayant les accusations sur son manque criant d'expérience, que ses opposants commençaient déjà à pointer, et affichant une assurance qui allait faire sa force.

En réalité, le lieu de l'annonce n'avait pas été choisi au hasard et ce candidat ambitieux inscrivait déjà son action dans le symbolique : à la force de la proposition de donner au pays le premier président Noir, Barack Obama y ajoutait la manière en lançant ce défi dans le lieu même où, en 1858, Abraham Lincoln avait déclaré que l'Amérique ne pouvait pas rester une "maison divisée" et qu'il fallait désormais poser la question de l'esclavage, et y répondre. Trois semaines auparavant, Hillary Clinton, l'ex-Première Dame, s'était aussi jetée dans la bataille des primaires à gauche en assurant "J'en suis, et je suis là pour gagner." Première femme ou premier Noir ? Les démocrates savaient qu'ils pouvaient écrire une nouvelle page de l'Histoire de leur pays en cette année 2008, avec un choix qui allait être celui de la rupture. Barack Obama a donc joué cette carte du symbolisme jusqu'au bout. Et il a eu raison. Dans son article², Lauric Henneton nous explique que cela n'a pourtant pas coulé de source et que le premier obstacle que Barack Obama a rencontré n'a pas été son inexpérience mais le fait "qu'il n'était pas assez noir". La conversation a mis en lumière un débat au sein de la communauté afro-américaine qui a porté sur les relations interraciales et la foi et qui a façonné la construction du personnage d'Obama dans la campagne primaire démocrate. En fin de compte, naviguer dans cette controverse a permis au jeune candidat de s'appuyer sur son parcours de foi et son rôle de leader de la "génération Joshua" pour prendre le manteau de la "génération Moïse" et montrer qu'il était effectivement "assez noir".

La campagne a donc été lancée avec la force de la détermination dans chacun de ses deux camps. Celui d'Hillary Clinton a voulu imposer l'idée qu'elle était "inévitabile" et celui de Barack Obama a développé le thème de l'espoir. On était encore à onze mois avant le début des primaires et des caucus et vingt-et-un mois avant le jour de l'élection :

1. En 2020 : Hillary Clinton a été la première candidate investie par un des deux grands partis politiques, mais elle a échoué face à Donald Trump en 2016. On a alors parlé de plafond de verre, qu'il reste toujours à franchir.
2. Voir plus loin dans ce chapitre.

les démocrates se sont alors lancés dans la campagne électorale la plus longue et la plus coûteuse de l'histoire.

Barack Obama, moins connu qu'Hillary Clinton, a voulu rattraper son retard et il s'est lancé dans une vaste tournée à travers le pays. Ses thèmes ont fini par imprégner la campagne et par dominer le jeu politique : le public a retenu qu'il était contre la guerre en Irak, et qu'il voulait changer la vie des gens. Les petits donateurs ont ouvert leur porte-monnaie pour lui. Ils ont été si nombreux à le faire qu'il a pu rivaliser avec la femme du 42^e président des États-Unis et se constituer un vrai trésor de guerre. Les slogans de sa campagne "Yes We Can" et "Fired Up!" sont aussi devenus iconiques pour toute une génération. Pourtant, rien n'était joué d'avance et la vitesse avec laquelle il a émergé est juste exceptionnelle. François Durpaire le signalait en 2007 : cette ascension n'a pris que trois ans.

"Jan Schakowsky, membre d'une délégation du Congrès de l'Illinois, raconte que lorsque le président Bush a vu pour la première fois le nom d'Obama sur un des badges préparés en vue de la visite à la Maison-Blanche des sénateurs de l'Illinois, il sursauta. [...] Elle explique au Président qu'Obama est un homme politique de Chicago en course pour le Sénat. Je ne le connais pas dit Bush'. C'était en 2004. En seulement trois ans, Obama est sorti de l'anonymat et s'est imposé comme l'un des candidats sérieux à la charge suprême. [...] Aujourd'hui des fans l'assiègent pour un autographe ou une photo. Des parents donnent son nom à leur bébé. Désigné sous le terme d'Obamamania, ce traitement serait plus approprié pour une rock star, un sportif ou un acteur... L'intéressé plaisante : 'Je suis tellement surexposé que Paris Hilton, en comparaison, fait figure d'ermite'".

Fin 2007, malgré l'enthousiasme, l'excitation et l'éloquence, Barack Obama n'avait pas décollé dans les sondages d'opinion nationaux, coïncé à environ vingt pour cent derrière Hillary Clinton alors qu'elle recevait déjà les promesses de soutiens des super-délégués². Les experts ont pensé qu'il était parti trop tôt et qu'il allait s'épuiser. Mais son équipe est restée extrêmement confiante, dirigée par le stratège en chef David Axelrod, et a insisté sur le fait qu'ils avaient un plan – et ça a marché. Le 8 décembre, le jeune prodige démocrate a été propulsé vers le sommet, grâce à l'appui de la reine des talk-shows, Oprah Winfrey. À Des Moines, dans l'Iowa, devant une foule de 23 000 fans déjà convaincus, elle a assuré qu'il était "The One". Le commentaire a aussitôt été interprété comme une preuve d'un élément messianique qui s'ajoutait à sa campagne. Et cela lui a visiblement porté chance : Barack Obama a remporté une victoire spectaculaire dans cet État³, remportant 38 pour cent des suffrages, neuf points devant Hillary Clinton, qui s'est classée troisième derrière John Edwards. Il a aussi prouvé ce jour-là qu'il pouvait l'emporter dans un État majoritairement blanc.

L'ambiance des deux campagnes s'est rapidement inversée et, en dépit de la victoire de l'ancienne Première dame dans le New Hampshire, tout a basculé dans le Nevada, où Hillary Clinton a remporté le vote populaire, mais Barack Obama a rafé de justesse une majorité de délégués. Le retournement s'est confirmé en Caroline du Sud, où la participation massive de la communauté afro-américaine a inéluctablement porté Barack Obama

1. François Durpaire et Olivier Richomme, *L'Amérique de Barack Obama*, Demopolis, 2007.

2. Lors des primaires du Parti démocrate, les leaders du Parti, et de nombreux grands élus (anciens présidents, sénateurs, représentants, gouverneurs...) sont dotés d'une voix qui compte davantage car ils votent directement à la convention qui permet de donner l'investiture : on les appelle des supers délégués.

3. L'Iowa est traditionnellement le premier État à voter au cours des primaires, dans un caucus qui se déroule au début du mois de janvier ou de février, suivant les années.

jusqu'à la victoire : la poète Toni Morrison s'est mis à l'appeler "le premier président Noir de l'Amérique" et les Afro-Américains se sont encore plus engagés à ses côtés. C'était encore très tôt dans le processus de nomination, mais il n'y a alors plus eu que deux poids lourds dans cette primaire. Ils sont restés au coude à coude jusqu'au Super Mardi du 5 février, lorsque plus de 20 États ont tenu leurs primaires et leurs caucus. Hillary Clinton a décroché de grands trophées comme ceux de New York, du New Jersey et de la Californie, mais Barack Obama s'est une nouvelle fois imposé grâce à sa supériorité sur le terrain et à de grandes victoires dans des États comme le Kansas, l'Idaho et l'Utah. Les suffrages se sont divisés pratiquement à parts égales : 8 081 748 pour Hillary et 7 987 274 pour Barack.

Barack Obama avait, jusque là, fait une course remarquable, remportant des victoires dans onze confrontations sur les vingt-quatre prévues en ce mois de février et réalisant un gain de plus de 200 délégués dont Hillary Clinton n'allait jamais se remettre. Pourtant, c'est à ce moment-là que la campagne d'Obama a mal tourné et que celle d'Hillary Clinton s'est remise en branle. C'était un tournant dans cette compétition car John McCain, héros de la guerre du Vietnam et sénateur chevronné de l'Arizona, se dirigeait clairement vers l'investiture républicaine, tandis que les deux démocrates se retournaient l'un contre l'autre et commençaient à se déchirer.

Et c'est aussi à ce moment-là que Barack Obama a été contraint de s'emparer de la question raciale en Amérique après que son pasteur et mentor spirituel de longue date, le révérend Jeremiah Wright, eut publié sur Internet des sermons enflammés et chargés de racisme. Le jeune sénateur de Chicago, qui avait tout fait pour éviter que la race ne devienne un enjeu électoral, a prononcé un discours très fort à Philadelphie, mais les manifestations anti-américaines du révérend Wright ont nourri les soupçons de beaucoup d'électeurs de la classe ouvrière blanche. Une campagne est une lutte de tous les instants et il ne faut jamais se relâcher. Obama ne le savait visiblement pas lorsqu'il a déclaré dans un meeting¹ dans le cadre d'un commentaire sur certaines petites communautés urbaines : "Ce n'est pas surprenant qu'ils deviennent amers, qu'ils s'accrochent aux armes ou à la religion ou qu'ils soient antipathiques aux gens qui ne sont pas comme eux." Hillary Clinton s'est aussitôt emparée de ses paroles pour prouver qu'il était un homme élitiste, issu de la *Ivy League*, et donc totalement déconnecté de l'Amérique profonde, qu'il méprisait. Le message a eu son effet et il a lourdement perdu la primaire de Pennsylvanie le 22 avril. Alors qu'il avait engrangé des victoires qui semblaient asseoir sa suprématie, le jeu s'est totalement renversé². Le mois s'est terminé difficilement, avec la rupture des liens d'Obama avec son pasteur, à la suite d'une conférence de presse du révérend Wright qui a fait les gros titres. Puis, le 31 mai, il a quitté son église après qu'une vidéo d'un prêtre en visite se moquant d'Hillary Clinton ait été diffusée. La question de la race et celle de la religion se sont alors confondues. Lauric Henneton poursuit sa démonstration en analysant que la question de l'identité s'est invitée dans cette campagne, justement parce que le candidat qui prenait la tête était Barack Obama. Au critère "pas assez Noir" s'est donc ajouté celui de la religion. Obama a été largement attaqué sur ce plan-là et aujourd'hui encore, on trouve très facilement des Américains pour affirmer qu'il est musulman. Son appartenance à "la

1. à San Francisco le 6 avril.

2. Il venait de l'emporter par 59,37 % contre 38,71 % dans le Vermont, par 61,44 % contre 37,83 % dans le Wyoming et par 60,71 % contre 37,10 % dans le Mississippi. La victoire 65,65 contre 45,46 d'Hillary Clinton en Pennsylvanie sonnait donc comme un coup de semonce.

communauté afro-américaine” a aussi été mise à l’épreuve. Lauric Henneton le précise : dans son discours à la convention du Parti démocrate [en 2004], Obama a évoqué le rêve de l’immigré et expliqué comment son père est venu du Kenya vers “un endroit magique” – l’Amérique. Il est pourtant difficile d’imaginer le père de la plupart des Afro-Américains décrivant les États-Unis comme “magiques” à la fin des années 1950 – une période où les manifestants des droits civiques remplissaient les prisons du Sud s’ils étaient chanceux et étaient assassinés s’ils ne l’étaient pas. La noirceur de Barack Obama a fait débat et, pour certains, cela suggérerait un manque d’authenticité. Barack Obama a alors contourné cet écueil en se présentant comme un lien : de père Noir et de mère blanche, il pouvait incarner l’Amérique dans son ensemble et offrir le rêve d’une réconciliation nationale.

Sur un plan plus comptable, électoralement parlant, si Hillary Clinton a pu refaire son retard en nombre de voix, elle est restée à la traîne en nombre de délégués¹. Elle a donc officiellement concédé sa défaite et le jeune prodige, qui était sorti de nulle part, a foncé vers la victoire. Le 23 août 2008, dans un autre effort pour parer aux critiques sur son inexpérience dans les affaires internationales, il a annoncé qu’il avait choisi son colistier, le sénateur chevronné Joe Biden, président de la commission des relations étrangères, qui avait d’ailleurs lui aussi bruyamment critiqué l’inexpérience de Barack Obama lorsque les deux hommes se faisaient face pendant les primaires. La convention du Parti démocrate à Denver s’est ensuite déroulée sans heurt, avec notamment des discours de Bill et Hillary Clinton, qui l’ont fortement soutenu et, le 28 août, Barack Obama a accepté la nomination du Parti à l’occasion du 45^e anniversaire du discours de Martin Luther King “*I have a Dream*”². Encore et toujours du symbolique en guise de slogan principal. L’événement s’est déroulé devant 70 000 partisans, sur une scène qui ressemblait à un temple grec simulé, alimentant d’autres critiques qu’Obama se voyait lui-même comme un Messie.

Au cours de la dernière semaine de la campagne le sénateur de Chicago a retrouvé la rhétorique de ses débuts et promis de “changer le monde”. Le jour du vote, le candidat a voté tôt, avant de participer à une opération *Get Out The Vote* dans l’Indiana, pour inciter ses compatriotes à faire comme lui et à aller faire entendre leur voix. Puis, et cela fait pleinement partie de cette légende Obamaïenne qui s’est écrite dans l’ombre de cette conquête du pouvoir, on l’a vu se livrer à un petit rituel pour se porter chance : il est allé faire des paniers sur un terrain de basket-ball avec des amis. Le soir même, il se tenait à Grant Park, près du lac Michigan, à Chicago, pour prononcer son discours de victoire.

Cette montée vers la présidence en dit long sur la construction de l’icône qu’il était déjà devenu. Il lui restait à entrer dans son nouveau costume et à construire un ethos présidentiel. Mohamed Saki nous explique dans l’article qui suit comment cette transformation s’est opérée à travers les discours d’investiture. Quatre topoï se sont détachés : l’unité du Peuple (“*We the People*”), l’attachement aux valeurs américaines, les grands principes qui allaient guider sa présidence et les limites posées par la Constitution fédérale. C’est ainsi qu’il est parvenu à imposer l’idée d’une figure complexe, à la fois “modeste et modérée et cependant investie d’autorité et de légitimité”. Le choix de se définir à travers le discours d’investiture est rituel, nous dit encore Mohamed Saki : Barack Obama

1. Hillary Clinton a obtenu 17 857 501 voix dans les primaires démocrates, devançant Barack Obama qui en a eu 17 584 692. Mais il a devancé sa concurrente de 262 délégués (2 277 contre 2 015).
2. Discours prononcé le 18 août 1963 par le pasteur Martin Luther King devant le Lincoln Memorial, à Washington DC devant plus de 250 manifestants pour les droits civiques.

réactualise le geste qui remonte aux origines des États-Unis et inscrit donc sa démarche dans la pérennité du rituel.

Le deuxième discours montre l'évolution qui s'est accomplie en quatre ans : on découvre un Barack Obama beaucoup plus offensif qui assume désormais pleinement la posture du chef. Il a pris "acte des clivages et de la polarisation qui n'ont cessé de se radicaliser dans les champs politique et sociétal américains." Barack Obama peut alors s'exprimer davantage et introduire des thèmes qui lui tiennent plus à cœur. À la question de l'immigration, il répond par la nécessité de savoir accueillir. Face au défi du réchauffement climatique, il peut insister sur l'urgence du moment, qui doit motiver une réponse globale à laquelle plus personne ne peut se soustraire. Ainsi, Barack Obama réunit à nouveau les éléments développés dans son premier discours, en les accentuant : il faut être modeste face aux situation de crise car la solution n'est jamais simple et rapide à mettre en place avec, pour certaines questions, l'idée qu'on ne peut pas les résoudre seuls. Dans l'esprit de l'appel de Kennedy en 1961¹, Barack Obama insiste sur la responsabilité individuelle des Américains envers leur nation et, ajoute-t-il, envers le monde aussi – une pensée qui sera contestée lors de l'élection de 2016 par celui qui va lui succéder.

La recherche de cette modestie maintes fois évoquée va donner à sa présidence des contours moins impériaux par rapport à ce qu'on a pu relever chez la plupart de ses prédécesseurs. Nicolas Gagnon explique que les racines de cette attitude sont à chercher dans les textes fondateurs de la société américaine et dans son système fédéral. On comprend à travers son article que la Déclaration d'indépendance forme le socle de la pensée libérale "qui recouvre également une idéologie progressiste qui lie la foi en l'individu à une exigence politique de justice sociale. Le libéralisme politique veut [aussi] voir dans le Préambule de la Constitution, dans l'objectif de 'former une Union plus parfaite' et de 'promouvoir le bien-être général' ('the general welfare'), une incitation à jeter les bases d'un État-providence (welfare state), comme ce fut précisément le cas au moment du New Deal et, plus tard, de la Grande Société." Nous voilà donc renvoyés à la méfiance fondatrice vis-à-vis du pouvoir présidentiel qui trouve sa source dans la Déclaration d'indépendance. La présidence de Barack Obama, nous explique encore Nicolas Gagnon, se construit donc à l'ombre de "ce rapport de force à plusieurs entrées". Le compromis y tient donc forcément une place prépondérante et le candidat Obama nous avait déjà annoncé tout cela dès son discours de 2004, qui appelait au dépassement des logiques partisanes et à un renforcement de l'Union.

1. Discours d'investiture du président Kennedy prononcé à Washington le 20 janvier 1961 : "Ne vous demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays (*Ask not what your country can do for you. Ask what you can do for your country.*)"

La construction de l'éthos présidentiel dans les deux discours d'investiture de Barack Obama (2009, 2013)

Mohamed Saki

Nous analyserons dans ce chapitre les deux discours d'investiture de Barack Obama en prenant en compte le double contexte dans lequel ils sont prononcés : le contexte sociopolitique de son élection et de sa réélection, d'une part, et, de l'autre, le contexte liturgique des discours eux-mêmes. Ce double contexte permettra de mettre en évidence comment Barack Obama s'y prend pour, conjointement, construire sa figure présidentielle et sa légitimité. Nous verrons, ainsi, que dans le processus de la construction rhétorique de sa figure présidentielle, ou de son ethos, Barack Obama ancre en permanence ses discours, ses politiques et les valeurs qu'il entend défendre dans le temps profane, à savoir le temps linéaire des combats politiques, et le temps symbolique, à savoir le temps cyclique du rite institutionnel que représente la cérémonie d'investiture. Nous montrerons comment ce double contexte explique pourquoi Barack Obama n'a de cesse de faire référence aux thèmes fondateurs de la nation américaine, d'utiliser le langage du rêve américain, de citer ou de s'inspirer du style de la Déclaration d'indépendance. Nous montrerons également que ses deux discours d'investiture n'ont pas été uniquement l'occasion pour lui de rappeler les valeurs fondatrices des États-Unis ; la cérémonie d'investiture est tout autant l'occasion pour lui de prendre position sur des questions politiques et sociétales, d'exprimer sa vision des États-Unis et sa place dans le monde. En somme, la prise en ligne de compte du double contexte qui encadre la première prise de parole officielle de Barack Obama en tant que président nouvellement (ré)élu jette un éclairage sur sa capacité à inscrire sa présidence et sa figure dans le temps long et dans le prolongement de ses prédécesseurs, depuis George Washington, et dans le présent afin de donner des indications sur les orientations générales de son administration.

Nous commencerons, dans un premier temps, par rappeler très brièvement le contexte sociopolitique de l'élection de Barack Obama ; ensuite, nous montrerons en quoi consiste le contexte liturgique des discours d'investiture afin de saisir son importance symbolique et sa place dans la religion civile américaine. Ensuite, nous analyserons les deux discours d'investiture pour mettre au jour comment Barack Obama s'emploie à construire ethos et une image idéalisée des États-Unis. Nous verrons ainsi que cette double construction est un exercice rhétorique et une opération politique puisque le président doit trouver un équilibre, afficher un éthos, une image de soi, modeste et, même temps, s'affirmer comme le chef de la nation. En somme, dans les deux discours d'investiture, Barack Obama doit à la fois chercher l'adhésion de l'ensemble du peuple américain et évoquer des thèmes et des valeurs consensuelles et dévoiler les choix et les orientations politiques et économiques de son administration.

Le contexte sociohistorique de l'élection de Barack Obama

L'élection de Barack Obama à la présidence des États-Unis reste une date importante dans l'histoire politique américaine pour diverses raisons. Premier président noir américain, Barack Obama fut élu dans un contexte sociohistorique et politique particulier. Beaucoup y ont vu le signe d'une profonde mutation de la société américaine ; dans son premier discours d'investiture, Barack Obama lui-même souligne cette évolution en rappelant que "... a man whose father less than sixty years ago might not have been served at a local restaurant can now stand before you to take a most sacred oath." Pour certains, son élection, qui a suscité beaucoup d'espairs, annonçait l'entre des États-Unis dans l'ère post- raciale¹. Par ailleurs, il a accédé à la présidence des États-Unis après deux mandats de George W. Bush ; deux mandats pendant lesquels le paysage politique américain et les relations internationales ont connu des changements profonds. Certaines de ses profondes mutations sont le fruit de la "révolution néoconservatrice" et de ce qui est désormais connu comme la "doctrine Bush"². Les analystes s'accordent à dire que l'administration Bush a, par exemple, sérieusement remis en question le multilatéralisme dans le domaine des relations internationales et qu'elle a opté pour l'unilatéralisme militaire, pour la guerre préventive, notamment après les attaques du 11 septembre 2001³. De plus, outre la tentation isolationniste, la guerre contre le terrorisme, la deuxième guerre d'Irak, la "doctrine Bush" se caractérise, sur le plan sociétal, par un fort alignement sur la droite religieuse et les thèmes (ultra)conservateurs de la mouvance évangélique⁴.

Il va sans dire que l'une des conséquences de cette doctrine fut l'accélération de la polarisation du champ politique américain. Deux camps semblaient s'affronter et leur antagonisme s'exacerber indéfiniment, particulièrement sous le poids du Tea Party et de la droitisation d'une grande partie de l'électorat du Parti républicain⁵. Certes, cette polarisation n'est pas due uniquement à la politique néoconservatrice de l'administration Bush, elle est la conséquence de transformations historiques et structurales plus profondes de la démocratie américaine ; cependant, cette polarisation a connu l'un de ses points culminants pendant les deux mandats de G. W. Bush.

Sur le plan économique, l'élection de Barack Obama a coïncidé avec l'une des récessions économiques les plus graves depuis le krach d'octobre 1929 avec la crise des subprimes qui s'est déclarée en juillet 2007 avec l'éclatement d'une bulle spéculative immobilière. Cette crise, circonscrite au début dans le secteur des prêts hypothécaires à risques, s'est

1. Myra Mendible, "The Politics of Race and Class in the Age of Obama", *Revue de recherche en civilisation américaine* [En ligne], 3|2012, mis en ligne le 8 mars 2012, consulté le 1^{er} juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rrca/489> Gregory S. Parks / Matthew W. Hughey, (Ed.), *The Obamas and a (Post) Racial America?* Oxford University Press, 2011.
2. Dalby, Simon, "Geopolitics, the revolution in military affairs and the Bush doctrine" *International Politics*, volume 46, Issue 2-3, p. 234-252, March 2009.
3. Pelleg, Ilan, *The Legacy of George W. Bush's Foreign Policy: Moving Beyond Neoconservatism*, New York : Routledge, 2009 ; Cooper, Danny, *Neoconservatism and American Foreign Policy. A Critical Analysis*. New York : Routledge, 2010.
4. Rigal-Cellard Bernadette, "Le président Bush et la rhétorique de l'axe du mal. Droite chrétienne, millénarisme et messianisme américain", *Études*, 2003/9 (Tome 399), p. 153-162. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2003-9-page-153.htm>.
5. Pew Research Center for the People and the Press, *January 2013 Political Survey*, available for download at : <http://www.people-press.org/2013/01/13/january-2013-political-survey/>, accessed on June 5, 2019.